

Lettres de Marinette 1914-1915

Parus dans la même collection

Claude Brunier-Coulin (sous la direction de), *Institutions et destitutions de la Totalité, Explorations de l'œuvre de Christian Godin*, 2016. (Série Philosophie)

Monique Lise Cohen, *Les Juifs ont-ils du cœur ? — Une intime extériorité*, 2016. (Série Philosophie)

Éric Colombo, *Empêcher que le monde se défasse*, 2016. (Série Questions contemporaines)

Bernard Forthomme, *Théologique de la folie*, deux volumes parus, 2015, 2016. Le troisième devant paraître en 2017. (Série Philosophie)

Raymond Zanchi, *Le gymnaste et le danseur*, 2016. (Série Esthétique : Écrans, cinéma et télévision)

Claude Brunier-Coulin (sous la direction de), *L'homme pécheur*, 2017. (Série Philosophie)

Claude Brunier-Coulin (sous la direction de), *La réception de Kierkegaard chez Balthasar et Barth — Explorations dans la problématique du réel et du possible*, 2017. (Série Philosophie)

D'autres titres sont en préparation.

Béatrice Delaurenti

Lettres de Marinette 1914-1915

Préface de Clémentine Vidal-Naquet

**Orizons**
2017

À la mémoire de Jeannette Rocher (1919-2012),
fille unique de Marinette et Baptiste Calmel

Pour ses arrière-petits-enfants,
Louise, Jules, Achille, Ambre, Auguste et Louca.

Préface

Une conversation de cartes postales

Béatrice Delaurenti offre à l'historien et au lecteur curieux un matériau brut : un fonds de cartes postales échangées pendant la Grande Guerre, retrouvé comme c'est le cas parfois au hasard des rangements dans une maison de famille. En retranscrivant ce fonds dans son intégralité, elle nous invite à suivre une conversation, incomplète mais en images. À suivre des bribes parfois désaccordées.

C'est Marinette, jeune laitière de 18 ans vivant à Carcassonne qu'elle nous propose de découvrir à travers sa correspondance avec son époux Baptiste et dans une moindre mesure avec son frère Honoré, tous deux mobilisés.

Comme Marinette et Baptiste, au moins cinq millions de couples vivent la séparation pendant les quatre années de guerre et s'écrivent, parfois quotidiennement. Le très grand nombre de lettres échangées pendant le conflit — dans l'armée française, 1,8 millions de lettres descendent par jour du front vers l'arrière et 3 à 4 millions montent de l'arrière vers le front — témoigne de ces liens de papier façonnés, fabriqués, entretenus inlassablement. La part majeure réservée dans cette correspondance au quotidien de guerre d'une jeune laitière — l'attente et la fréquence des lettres, la préparation

des colis envoyés sur le front, la pénibilité du travail solitaire, les solidarités féminines qui se déploient dans la solitude, les querelles conjugales difficiles à tenir à distance — la banalité des échanges et leur caractère répétitif, aussi, donnent la mesure de ce que fut l'expérience de guerre d'une femme vivant en milieu rural. Depuis Carcassonne, pour Marinette, la guerre semble par moment bien lointaine, mais elle la sait « sanglante », « horrible », « hideuse », « meurtrière ». Et les injonctions de la jeune femme, répétées inlassablement à son mari, « écris-nous souvent », témoignent bien de l'angoisse qui s'empare d'elle à chaque retard de courrier. Marinette sait le risque de mort, la menace de la séparation définitive et de la solitude prolongée.

Rendre compte d'échanges épistolaires de cartes postales, c'est accepter le caractère nécessairement resserré du contenu des missives. Espace limité, format réduit, contraignent aux économies de mots, et ce d'autant plus que des lettres — celles-ci non retrouvées — accompagnaient et enrichissaient les échanges. Le fonds est, par ailleurs, lacunaire : la correspondance s'arrête brutalement en 1915 ; pourtant, pour Marinette et Baptiste, la séparation se prolonge jusqu'à l'été 1918. Difficile, donc, de savoir avec certitude si la discrétion et les silences — sur l'expression des affects, sur la violence de guerre, ou sur la frustration et le désir sexuel — occupaient aussi l'espace des lettres et ont perduré au-delà de l'année 1915. L'iconographie est ici essentielle : sans elle, le fonds n'existerait pas. Pour Marinette et Baptiste qui ont pris le soin de conserver ces cartes postales, l'écrit n'était plus que secondaire une fois la guerre finie et le soldat revenu parmi les siens : l'intérêt du corpus résidait dans les images, et dans l'album souvenir fabriqué grâce à elles. Pourtant, l'image est aussi un support du discours, réinvesti épisodiquement par les épistoliers qui commentent, rajoutent ou glissent ici sur un dessin, là sur sa

légende. Ainsi c'est souvent grâce à l'image que l'attachement et le désir, discrets, ou encore la violence de guerre, atténuée par l'écrit, sont exprimés.

Publier, comme le fait Béatrice Delaurenti, une conversation de cartes postales, c'est donc donner accès à un double discours, par l'écrit et par l'image. Et c'est aussi, dans la brièveté des mots échangés, accéder à ce qui fut fondamental dans ces correspondances de guerre : le signe d'une pensée rapide, un soutien moral quotidien ou la trace d'un gage de vie.

Clémentine Vidal-Naquet

Parcours dans une correspondance

« *Bien cher époux, Très cher frère ...* »

Le hasard d'une découverte, une boîte en carton, un album remplis de cartes postales m'ont amenés à explorer la correspondance d'une laitière avec son mari et son frère, mobilisés pendant la Première Guerre mondiale. Elle avait conservé ce courrier que j'ai découvert au mois d'août 2012 dans sa maison de Carcassonne : deux-cent-cinquante-trois cartes échangées par Marinette, Baptiste et Honoré sur une période de deux ans, les deux premières années de la guerre.

De nombreuses correspondances de la Grande Guerre ont été mises au jour depuis le succès de l'ouvrage *Paroles de Poilus*¹. Ces publications concernent surtout des lettres de sol-

1. J.-P. GUÉNO, Y. LAPLUME, *Paroles de Poilus. Lettres et carnet du front (1914-1918)*, Paris, Librio, 1998. Dans *Couples dans la Grande Guerre. Le tragique et l'ordinaire du lien conjugal*, Paris, Belles lettres, 2014, p. 631-633, Clémentine VIDAL-NAQUET recense une cinquantaine de correspondances conjugales publiées. Elle a elle-même édité neuf correspondances : C. VIDAL-NAQUET, *Correspondances conjugales 1914-1918. Dans l'intimité de la grande guerre*, Paris, Robert Laffont (coll. « Bouquins »), 2014. Sur les lettres et carnets de soldats pendant la Grande Guerre, voir également N. BEAUPRÉ, *Écrits de guerre (1914-1918)*, Paris, CNRS éditions, 2006 ; S. DECOBERT, *Lettres du front et de l'arrière (1914-1918)*, Les Audois, 2000 ; G. BACCONNIER, A. MINET, L. SOLER, *La Plume au fusil. Les Poilus du Midi à travers leur correspondance*, Toulouse, Privat, 1985.

dat ; les lettres de l'arrière, les lettres féminines restent rares². À cet égard, le courrier de Marinette jette sur la période une lueur discrètement originale. Sur le conflit, ses épisodes, la vie militaire, les cartes ne donnent presque aucune information, mais elles font entendre un point de vue de femme³. Une jeune femme de dix-huit ans, sans enfant, d'origine rurale, travaillant en ville depuis l'âge de seize ans. Marinette a été à l'école jusqu'au certificat d'études ; c'est là qu'elle a appris à rédiger une lettre⁴. Les occasions de prendre la plume ont sans doute été rares avant la guerre. Pourtant, dès le mois d'août 1914, la jeune épouse écrit tous les jours. Non pas pour analyser la situation, ni même pour exposer un bilan de sa journée de travail, mais pour entretenir un lien de langage avec les absents.

2. C. Vidal-Naquet, *Couples dans la Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 217 : « Les difficultés liées à la conservation des lettres sur le front, le système de conservation familiale des documents privés, tout comme le fait que soit privilégiée la parole du soldat, aboutissent à un déséquilibre entre les écrits masculins et féminins. Nombreuses sont les correspondances à une seule voix, celle de la femme étant gardée sous silence ou présente en creux, dans les réactions ou les réponses apportées par son conjoint dans ses propres lettres ». Les correspondances éditées par Clémentine Vidal-Naquet dans *Correspondances conjugales*, *op. cit.*, font la part belle aux lettres féminines et contribuent à rétablir l'équilibre.
3. L'histoire culturelle de la guerre valorise ce type de sources pour éclairer le phénomène guerrier dans son ensemble. Cf. J.-J. BECKER (dir.), *Histoire culturelle de la grande guerre*, Paris, Armand Colin, 2005, notamment S. AUDOIN-ROUZEAU, « Micro-histoire et Histoire Culturelle de la Grande Guerre : apports et limites d'une approche », p. 231-238, qui évoque « une attention très particulière — voir une attention extrême — portée au singulier. (...) Le poids de cette dimension biographique a été déterminant dans l'historiographie bâtie depuis dix ans » (p. 234), tout en soulignant le rapport paradoxal de l'histoire culturelle de la guerre à la micro-histoire. Voir aussi S. AUDOIN-ROUZEAU, « Les cultures de guerre », dans B. PELLISTRANDI & J.-F. SIRINELLI (dir.), *L'histoire culturelle en France et en Espagne*, Madrid, Collection de la Casa de Velásquez, 2008, p. 289-299.
4. Voir D. Fabre (dir.), *Écritures ordinaires*, Paris, édition POL, 1993, « Introduction », p. 18 : « Tardivement, au XIX^e siècle, mais d'autant plus fermement, l'école primaire fera de la lettre adressée à une autorité l'exercice qui couronne l'apprentissage » ; C. Dauphin, « Les manuels épistolaires au XIX^e siècle », dans R. Chartier (dir.), *La correspondance. Les usages de la lettre au XIX^e siècle*, Paris, Fayard, 1991, p. 209-272.

Ce livre propose un parcours de lecture dans la correspondance de Marinette, suivi de la transcription complète des échanges entre les épistoliers. Quelques-unes des illustrations figurant au recto des cartes postales sont également reproduites⁵. Dans ces documents, le lecteur découvre divers aspects de l'existence de la jeune femme à Carcassonne en 1914-1915 : la laitière au travail, l'écho local des batailles, l'exaltation qui magnifie les combats, la logistique des colis. On entrevoit aussi quelques détails de la vie du soldat au front. Deux formes de contacts et de sociabilité se dégagent : les femmes et les hommes ne vivent pas le temps de guerre de la même façon. Les lettres plongent enfin le lecteur dans l'intimité quotidienne d'une jeune mariée : son attente du facteur, ses souhaits d'une vie de couple, la présence utile de la famille. Les préoccupations subjectives de l'épistolière affleurent, sans épanchements, mais sans relâche.

Ce double éclairage, le versant social et le versant intime, donne à la voix et à l'écriture de Marinette une résonance à la fois proche et lointaine, ordinaire et singulière.

Les cartes postales que nous publions ont toutes été échangées par Marinette, son mari Baptiste et son frère Honoré⁶. Aux innombrables cartes de la jeune femme répondent celles, un peu moins nombreuses, du mari et du frère, ainsi que quelques rares témoins d'échanges directs entre les deux beaux-frères. La cohérence du corpus tient à ce trio, expéditeur ou destinataire de toutes les cartes. La personne de Marinette en est le point focal : c'est elle qui a rassemblé les cartes pour en faire collection, priant ses correspondants de les lui renvoyer. La

5. La totalité de ces illustrations des cartes postales est consultable en ligne sur le site <http://www.delarenti.org/marinette/> J'ai présenté certains aspects de la correspondance de Marinette dans l'article « Dire et vivre l'attente (1914-1915) », *Sigila*, 3 (2016), p. 119-127, dont la matière a été intégrée au présent ouvrage.
6. La boîte en carton de Marinette contenait encore d'autres cartes que nous ne publions pas. Ce sont des cartes d'amis ou de parents adressées à Marinette, Baptiste ou Honoré pendant ces mêmes années.

correspondance s'étend sur deux années. Deux cartes datent du printemps 1914, avant le début du conflit : Honoré écrit à Baptiste pendant son service militaire. L'essentiel des échanges couvre ensuite une période de seize mois, depuis la mobilisation jusqu'aux vœux que formule Marinette pour la nouvelle année, au réveillon de 1915. Cinq cartes isolées, rédigées en février, mars, juillet et août 1916, s'ajoutent à cet ensemble.

La jeune épouse écrit quotidiennement à son mari : « Je t'ai écrit tous les jours une lettre et une carte », annonce-t-elle en septembre 1914 [8]⁷ ; elle écrit aussi régulièrement à son frère. Seule la partie émergée de cet iceberg a été conservée. Le courrier papier n'a pas été retrouvé, une partie des cartes s'est perdue. Celles qui sont parvenues jusqu'à nous l'ont été parce que l'épistolière appréciaient leurs illustrations. Elle avait choisi d'en faire un album : « ça sera un beau souvenir que nous pourrons regarder quand tu seras au milieu de nous », écrit-elle à son mari [37]. L'album a été retrouvé dans la pièce qui plus tard a été sa chambre. Ces précieuses cartes forment un dossier volumineux, avec quelques lacunes. La période la plus fournie va de décembre 1914 à juin 1915, avec un pic au printemps : trente-six cartes en avril, quarante-et-une en mai.

Avant 1914 : personnages et lieux

Marinette Calmel est la figure centrale de cette correspondance. Elle est née le 31 août 1896 et mesure 1 mètre 58, on lui reconnaît des yeux marron et des cheveux bruns. Elle se fait appeler par son deuxième prénom, Marie, ou plutôt Marinette, comme c'en était souvent l'usage ; son nom de naissance est Elisabeth Claustre. Son enfance et son adolescence se sont déroulées à Rimont, en Ariège, dans le canton de Saint-Girons. Elle a arrêté l'école après

7. Les chiffres entre crochets renvoient à la numérotation des cartes postales dans l'édition. Lorsqu'ils sont précédés de l'initiale R ou V, ils renvoient aux reproductions couleurs des rectos et versos des mêmes cartes postales.

le certificat d'études pour prendre soin de sa mère malade. Après le décès de la mère le 23 octobre 1911, la famille quitte l'Ariège. La jeune fille, son frère et son père emménagent à Carcassonne dans une maison du centre ville, au 56 de la rue de la Préfecture.

Bizarrement, le nom du père de Marinette est absent de la liste des propriétaires immobiliers de Carcassonne⁸. Il a pourtant bien acheté cette maison, qu'il a léguée à ses enfants à sa mort en 1952⁹. La date précise de l'arrivée des Claustre à Carcassonne reste inconnue ; elle a eu lieu au plus tard en janvier 1913¹⁰. Marinette a alors seize ans.

Le père, Jean Claustre, se remarie dans l'année. Il épouse une veuve de deux ans plus jeune que lui, Anaïs Andrieu, qui vivait chez son frère, 7 boulevard Omer Sarraut, avec les deux enfants qu'elle avait d'un premier mariage ; la fille, Louise, est de trois ans plus âgée que Marinette, tandis que le garçon, Gaston, est de la même année que son frère Honoré¹¹. Le mariage a lieu le 1^{er} mars 1913¹². Anaïs emménage rue de la Préfecture, mais la recomposition familiale fait long feu. Marinette ne s'entend guère avec la nouvelle épouse de son père et prend rapidement son indépendance. Au bout de quatre mois, elle se marie à son tour et quitte le domicile paternel. Le jour du mariage, le 26 juin 1913, le père Claustre accompagne sa fille jusqu'à la porte de l'époux, mais il reste sur le seuil et la laisse entrer seule dans sa nouvelle maison.

8. Aux Archives Départementales de l'Aude (désormais ADA) Jean Claustre n'est pas mentionné dans les matrices cadastrales des propriétés bâties, ni avant 1910 (ADA, PW4712), ni pour la période 1910-1972 (ADA, PW5621).
9. ADA, déclaration de succession, 1900W205, n° 37 (5 février 1962, Jean Claustre). La déclaration de succession a été rédigée dix ans après le décès. La rue de la Préfecture a été renommée après la seconde guerre mondiale, elle a pris le nom d'un résistant français mort en 1944 : dans la déclaration de succession, la maison se trouve au n° 78, rue Jean Bringer.
10. Le domicile de la rue de la Préfecture est mentionné dans un acte de reconnaissance de dettes signé par Jean Claustre le 21 janvier 1913 (Archives familiales).
11. ADA, listes nominatives du recensement de population de Carcassonne, 6MD333 (1901) et 6MD341 (1906).
12. Mairie de Carcassonne, service de l'état civil, acte de mariage n° 43 (1913)



Marinette Calmel avant la guerre



Baptiste Calmel pendant son service militaire (1909-1911)



Baptiste et Marinette en 1913, sans doute le jour de leur mariage



Honoré Claustre. Les galons d'adjudant et la médaille militaire indiquent que la photo a été prise après l'été 1915.

Ainsi, au seuil de ses dix-sept ans, Marinette épouse Baptiste Calmel. Il a vingt-cinq ans, mesure 1 mètre 69, « yeux et cheveux châtain foncés, visage ovale, nez fort, bouche moyenne, menton rond »¹³. Baptiste est né le 5 juin 1888 à Carcassonne. Il est laitier, c'est-à-dire éleveur de vaches laitières et vendeur du produit quotidien de la traite à un réseau de clients. Il a repris le métier de son père qu'il aidait depuis son adolescence, ayant sans doute quitté l'école avant le certificat d'études primaires¹⁴.

Le père de Baptiste, Pascal Calmel, est originaire des campagnes du nord de l'Aude, à Conques sur Orbriel. Au tournant du siècle, il s'installe avec son épouse et son fils dans les faubourgs ouest de Carcassonne, rue Rancoulet, et travaille comme journaliste¹⁵. Le 28 janvier 1901, il achète dans sa rue, aux numéros 31 et 33, un corps de « deux maisons contigües avec jardin et dépendances d'une superficie de 7 ares 55 » (755 m²)¹⁶, pour en faire une laiterie. Il est recensé comme laitier dès l'année d'acquisition de la maison¹⁷. Trois ans plus tard, la rue Rancoulet change de nom et devient la rue Emile Zola¹⁸. En 1906, c'est désormais avec Baptiste, son fils de dix-huit ans, que Pascal exerce son métier¹⁹.

13. ADA, Etat signalétique des services de Baptiste Calmel, RW567, n° 143.
14. Id. L'administration militaire lui attribue le degré d'instruction 2, qui vaut pour un jeune homme sachant lire et écrire. Le degré 3 vaut pour celui qui sait lire, écrire et compter, ce qui correspond au certificat d'études primaires.
15. Pascal Calmel et Marie Razou se sont mariés à Salles sur l'Hers le 9 janvier 1884 [ADA, déclaration de mutation par décès, 3Q7/1199, n° 290 (5 août 1911, Pascal Calmel)]. Ils ne résident pas encore rue Rancoulet lors du recensement de 1896 (ADA, 4F69/F25)
16. Archives familiales, acte de vente du 28 janvier 1901 ; ADA, déclaration de mutation par décès, 3Q7/1199, n° 290 (5 août 1911, Pascal Calmel).
17. ADA, listes nominatives du recensement de population de Carcassonne, 6MD333 (1901).
18. Zola meurt en 1902 ; la rue Rancoulet devient la rue Emile Zola le 23 novembre 1904. Cf. L. Riba, *Carcassonne, ses places et ses rues, leur nom leur histoire*, ADA, dactyl., 1951.
19. ADA, listes nominatives du recensement de population de Carcassonne, 6MD333 (1901) et 6MD341 (1906).

Il possède alors six vaches, qu'il a déclarées aux autorités municipales et soumises « à l'éprouvé de la tuberculine »²⁰.

L'affaire rencontre pourtant des difficultés. Le 10 décembre 1907, Baptiste écope d'une condamnation à quinze jours de prison et cinquante francs d'amende avec sursis pour « falsification et mise en vente de lait »²¹ : il a vendu du lait coupé d'eau. Deux ans plus tard, en octobre 1909, Baptiste part pour le service militaire dans le 18^e régiment d'artillerie, à Agen. Son père meurt le 3 mars 1911, à l'âge de cinquante-trois ans. Deux jours après la disparition de Pascal Calmel, à l'occasion du recensement de la population, Marie Calmel se déclare seule dans l'habitation, chef de famille et sans profession²² : avait-elle fermé la laiterie après le décès de son mari ? Sans doute a-t-elle dû en réduire l'activité pour l'assumer seule. Lorsque Baptiste rentre de l'armée au mois de septembre 1911, il reprend le commerce de son père²³. Dix-huit mois plus tard, il épouse Marinette.

Au début de l'été 1913, la jeune mariée s'installe à son tour dans la maison de la rue Emile Zola avec son époux et la mère de celui-ci. L'année suivante, la guerre éclate. Baptiste est mobilisé à Castres le 2 août 1914, dans le 9^e régiment d'artillerie, 12^e batterie ; Marinette reste seule avec sa belle-mère. Le soldat fraîchement mobilisé adresse l'une de ses premières cartes aux deux femmes homonymes, toutes deux Marie Calmel. Il signe « Ton mari et ton fils » [5]. Baptiste est le correspondant principal et privilégié de Marinette.

Le père de Marinette est très présent dans le courrier. Notable ariégeois, Jean Claustre est un négociant spécialisé dans le commerce des chevaux et des bovins. Lui-même est fils de

20. Archives familiales, récépissé de la Mairie de Carcassonne (4 août 1906).

21. ADA, état signalétique des services de Baptiste Calmel, RW567, n° 143.

22. ADA, liste nominative du recensement de population de Carcassonne, 6MD353 (5 mars 1911).

23. ADA, état signalétique des services de Baptiste Calmel, RW567, n° 143 : Baptiste termine son service militaire le 23 septembre 1911.

cultivateurs établis à Massat, dans le même département. C'est en Ariège qu'il a commencé sa vie professionnelle, qui lui a valu d'obtenir, en 1905, la Croix de Chevalier du Mérite agricole²⁴. Quand il déménage à Carcassonne en 1912, suite à son veuvage, il est presque quinquagénaire. Il se remarie. Rue de la Préfecture, sa maison comporte une étable : Jean Claustre se déclare lui aussi « laitier »²⁵, comme son gendre, ou encore « nourrisseur de vaches »²⁶. « Papa à présent fait beaucoup d'affaires », écrit Marinette le 2 décembre 1914, « mais je ne sais pas trop si on ne lèvera pas jusqu'à sa classe » [37]. De fait, le père n'est pas mobilisé. Pendant la première année de guerre, il continue son commerce et vient parfois aider sa fille à la laiterie.



Achille Vabre, cousin de Baptiste, en 1918



La famille de Pezens : Raymond et Marguerite Rousseau, Marie, Lucie et Florentin

24. Archives familiales, diplôme n° 29.959 du Ministre de l'Agriculture (7 septembre 1905).
25. « Professions des habitants de Carcassonne », *Annuaire de l'Aude*, 1914, p. 398.
26. ADA, liste nominative du recensement de la population de Carcassonne, 4E69/F29 (1921).



Baptiste (debout, quatrième à partir de la droite)



Jean Claustre, père de Marinette et Honoré, en 1928

La correspondance de Marinette avec son frère, Honoré, est plus légère, moins chargée de sentiments, mais plus riche en informations sur la vie du soldat. Le « frangin » [153] est célibataire, il a trois ans de plus que Marinette. Né le 10 juillet 1893, Honoré Claustre a été à l'école jusqu'au certificat d'études primaires, comme sa sœur²⁷. C'est un jeune homme d'1 mètre 62, « cheveux et yeux marrons, front droit, nez rectiligne, visage long »²⁸. Il commence son service militaire le 28 novembre 1913 en tant que 2^e classe dans le 81^e régiment d'infanterie de Montpellier. En mars 1914, il passe au 80^e régiment d'infanterie de Narbonne, 3^e compagnie. Les deux premières cartes que nous possédons ont été envoyées par Honoré pendant son service, avant la déclaration de guerre. Le jour du premier anniversaire de mariage de sa sœur, il écrit à son beau-frère : « Je ne puis laisser passer une belle journée sans venir t'exprimer, puisque je ne puis le faire de vive voix, du moins par ces quelques lignes, mes meilleurs vœux de bonheur, de prospérité, de santé, de réussite dans tes affaires et dans ta famille, qui, si je puis m'exprimer, est aussi la mienne » [2]. Le lien fraternel est affectueux. Honoré écrit souvent à Marinette, il lui décrit ses occupations. Il pense aussi à lui souhaiter sa fête, ce qui provoque quelque tension, car le mari a oublié de le faire ... Dépitée, Marinette écrit à Baptiste : « Tu verras combien a du cœur mon frère pour nous et comme il pense à nous » [231].

Lors de la déclaration de guerre, le régiment d'Honoré part en campagne dès le 7 août 1914. Le jeune homme passe sans transition du service à la mobilisation. Il est nommé caporal le 20 octobre, sergent le 17 novembre, adjudant le 26 avril 1915²⁹. Cette promotion rapide dénote une certaine capacité à encadrer des hommes en guerre ; elle est également caractéristique d'une

27. ADA, état signalétique des services d'Honoré Claustre, RW615, n° 535. L'administration militaire lui attribue le degré d'instruction 3 (voir n. 9).

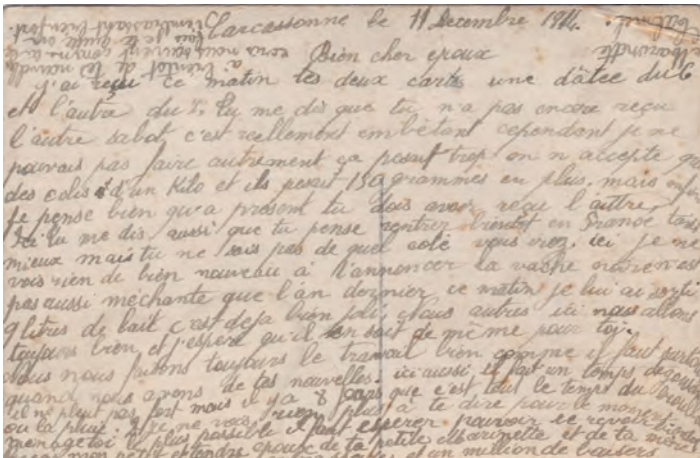
28. *Idem.*

29. ADA, état signalétique des services d'Honoré Claustre, RW615, n° 535.

guerre coûteuse en sous-officiers. Honoré en est le premier surpris, au point que le 28 avril, le nouvel adjudant se trompe en annonçant à sa sœur qu'il est « sergen depuis deux jours » [148].

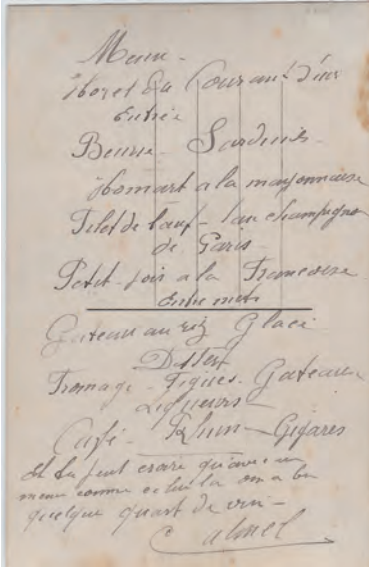
Une écriture fluide

Marinette écrit comme elle parle, sans chercher un quelconque apprêt littéraire. Avec cette nuance, toutefois : elle écrit en français. Dans sa vie quotidienne, elle emploie également le patois, mais pour la correspondance, elle utilise la langue de ses apprentissages scolaires³⁰. Sa plume est fluide et prolixe. L'épistolière occupe tout l'espace de la carte d'une écriture appliquée, à l'encre noire. Le récit se poursuit parfois sur les bords ; la signature est alors posée en haut du document, à l'envers, à côté de la date [V43]. Les soldats, en revanche, sont économes de leurs mots ; leur graphie est rapide et peu soignée. Le mari, qui utilise un crayon à papier ou à encre, est difficile à déchiffrer. La concision sèche des écrits masculins contraste avec le ton vif et disert de la jeune femme.



[V43] L'écriture de Marinette

30. Dès le XIX^e siècle, la langue de l'école est le français. Voir D. Blanc, D. Fabre, « Une nouvelle culture urbaine (1800-1950) », dans J. Guilaîne, D. Fabre (dir.), *Histoire de Carcassonne*, Paris, Privat, 1984, p. 223-259.



[V164] Un menu de fête de Baptiste



[R233] De nombreuses cartes figurent un porte-bonheur, comme ici le trèfle à quatre feuilles.

En lisant Marinette, on entend sa voix, sinon son accent méridional. Ses textes résonnent d'un parler chantant et savoureux ; ils regorgent de détails pittoresques ou humoristiques. Elle se plaint de cette « tapée de vaches » dont il faut bien s'occuper [166] : « ça ne serai vraiment [pas] à désirer que cette maudite guerre finisse bientôt » [116]. Elle recommande à son époux : « Tâche moyen de nous donner de nos nouvelles le plus tôt possible » [8], et constate en maugréant qu'avec « le temps affreux qu'il fait, tout cela est pour finir de vous arranger » [11], « il y a de quoi devenir poisson » [175]. De même, aux beaux jours de l'été 1915, elle commente le soleil et la chaleur : « tu peux croire, mon chéri, que je n'ai pas froid. J'ai le feu dessus. » [228]. Ou encore : « je te réponds que je suis rôtie » [207].

Les débuts de lettre lancent quelques mots de prise de contact, souvent identiques : « Ici, nous, nous allons toujours bien, j'espère qu'il en soit de même pour toi », « Deux mots seu-

lement pour te donner de nos nouvelles qui sont toujours très bonnes et en désirons à toi de même ». Les tendres formules de clôture restent un peu convenues : « Reçois bien cher époux de ta petite Marinette et de ta mère mille embrassades et un million de baisers » ; « Pense bien, cher époux, que tu as une épouse qui t'aime de tout cœur », ou encore « Je te quitte mon cher petit mari de plume mais pas de cœur ». Ces refrains répétés, pleins d'affection, forment le canevas de la correspondance. C'est dans les interstices que le lecteur, ou l'historien, cherche son miel.

La correspondance est ponctuée de quarante-neuf cartes 'aller-retour', dans lesquelles Marinette a ménagé un espace blanc pour que Baptiste puisse lui répondre par retour de courrier : « Ce petit carré est pour toi, mon chéri » [122]. Cet espace met en scène un dialogue direct entre femme et mari. Il vise à limiter la discontinuité chronologique des échanges et facilite la conservation des cartes. D'autres courriers cependant se croisent et soulignent le hiatus entre la vie du soldat et celle de l'épouse, le « clivage des quotidiens »³¹. Le 25 décembre 1914, Baptiste écrit à sa femme pour lui raconter la soirée passée avec ses camarades de régiment. « Nous avons passer quelques heures à nous amuser. Que veux-tu, nous savons faire du bon et du mauvais sang. (...) À ce soir continuation de la fête » [55]. Le même jour, Marinette écrit à Baptiste, mais son récit tient en une ligne : « Aujourd'hui, c'est la Noël mais on n'y pense seulement pas » [54].

Séquences

Pour s'orienter dans cette correspondance, le lecteur a plusieurs options. Il peut la lire du début à la fin, sans souci des redondances et des ritournelles, en se laissant happer par l'attente, l'inquiétude, l'incertitude des protagonistes. Il peut aussi repérer et suivre quelques séquences, les épisodes

31. C. Vidal-Naquet, *Couples dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 307.